

La Siagnole

Dans les montagnes du Var, au bout d'un domaine privé où se conjuguent les maisons de vacances; il y a une demeure sans numéro à la boîte aux lettres. Ici chacun est éparpillé dans ses occupations, les poules picorent dans les broussailles et les chiens y sont attachés comme des chèvres. L'enfant, lui, somnole dans le hamac, seul son pied nu dépasse du tissu en effleurant la terre, entraîné dans le court mouvement de balancier. Il est presque quatre heures mais les heures des vacances scolaires se ressemblent toutes. La canicule étouffe les désirs et les colères; même les bruits d'éclaboussures et les rires joyeux, provenant de la parfaite pelouse d'à côté ne font naître qu'une amertume érodée.

Soudain il ouvre les yeux et avec une vitesse inattendue sort ses jambes efflanquées de son refuge. Il se dirige vers la maison d'un petit pas rapide, en sautillant pour éviter le sol caillouteux. En quelques bonds, il traverse la terrasse en pierre, ouvre la grande baie vitrée du salon. En passant devant le divan de cuir jaune il aperçoit, allongé sur le ventre, son frère qui regarde la télé la bouche entrouverte, le regard morne.

Il déboule dans la chambre lavande et saute sur le lit.

- Tu m'aides à préparer les affaires pour aller à la rivière ? dit l'enfant à sa sœur.
- Maman ne voudra jamais, répond elle sans lever la tête de son livre
- Si tout est prêt avant qu'elle n'arrive... Elle voudra sûrement !

Il attend mais comme elle n'objecte pas et continue à lire, l'enfant repart.

Alors il se met à chercher les serviettes en imaginant déjà que sa mère dirait oui. Ils iraient dans leur coin habituel celui qui n'est qu'à une demi-heure à pied de la maison. Quand ils seraient là-bas, comme toujours, sa mère se garerait sur le bout de terre inquiétant entre la route et le ravin. Mais il n'aurait pas peur car, en traversant le petit pont de pierre, il entendrait déjà le bouillonnement glacé de la Siagnole et son appel mystérieux. Il se met à fouiller les placards de la salle de bain. Extirpant de sous l'évier un lourd bac bourré de médicaments, aux trois-quarts collés par du sirop contre la toux répandue. Il trouve, caché en dessous, la grande serviette de plage rouge. Elle est sèche, parfaite.

Il entre dans la chambre bleue et, pareil à une tempête, se met à retourner les placards, les draps, les bacs à linge. Il rampe pour regarder sous le lit et sous les meubles pour enfin trouver une serviette abandonnée. Il tend le bras, effleure le tissu rêche, redouble d'efforts jusqu'à ne plus sentir son épaule et enfin la saisit. L'air serait encore chaud et poisseux d'une odeur de terre et d'eucalyptus qui a infusé toute la journée. Comme à chaque fois, il enlèverait ses chaussures pour se mettre à courir sur le chemin. Il volerait presque en évitant les éclats de lumières qui percent les feuilles et ne serait rappelé à la terre que par le craquement de ses pieds sur la couche de feuille sèche et l'humus qui se glisse entre ses orteils.

Il finit d'expirer la serviette de sous le lit : elle est plus petite que lui mais tant pis elle comptera bien pour une.

Plus que deux... Il sort de la maison et se dirige vers les lignes de linge tendues entre les chênes et y récupère les deux pendues. Il retournerait dans le giron de la Siagnole pour fuir dans son eau calme et claire. La tête sous l'eau, dans le silence, il pourrait respirer. De retour sur la berge, il regarderait les reflets apaisants de l'eau en claquant des dents dans sa serviette, jusqu'à être séché par les derniers rayons soleil.

Victorieux, l'enfant fait route vers le bâtiment de parpaings, accolé à la maison. Un soi-disant futur garage où seuls des monceaux de bric-à-brac sont garés. L'air y est toujours humide et poussiéreux. Il y entre précautionneusement pour ne pas marcher sur un bout de verre oublié et parcourt du regard la pièce éclairée seulement par les ouvertures laissées pour les fenêtres. Des bouées et des brassards sont posés près de l'entrée. Il les attrape et les ajoute à son butin. Il irait courir sur les rochers glissants pour tester son équilibre et se jeter dans le courant en se laissant emporter par son étreinte comme une brindille dans le courant. Ensuite, libre, il partirait explorer les rives en escaladant l'inaccessible pour grimper toujours plus haut et voir la vasque d'eau devenir de plus en plus petite en s'éloignant, tant qu'aucune voix lointaine ne le rappelle.

L'enfant observe un instant le panier, pensif, puis remonte en courant au premier. Il récupère son maillot de bain et ceux de la chambre lavande et ceux de la chambre bleue et enfin se dirige vers la chambre de sa mère. La pièce est presque entièrement occupée par un lit double, il le longe et fouille dans les tiroirs pour y trouver un bas de bikini bleu vif, dans celui des culottes, ainsi que le haut délavé qui lui a toujours connu.

Il descend doucement et s'assit sur le deuxième divan. L'enfant laisse sa jambe remuer d'impatience comme un chien remue la queue. Il voudrait faire un pique- nique mais ça ne sert à rien de chercher dans le frigo. Il le sait.

Au crissement des pneus qui tournent sur les graviers, les chiens aboient et son frère se lève promptement, éteint la télé et disparaît dans sa chambre. L'enfant hésite en écoutant les pas devant la porte puis dans l'entrée. Il voit sa mère passer à côté de lui et poser les restes de nourriture récupérés dans la cuisine où elle travaille. Les restes pour la poubelle et pour eux.

Elle regarde le panier au sol, débordant de serviettes et de maillots de bain.

- Range ça dit-elle, c'est déjà le bordel.

Elle monte dans sa chambre sans un regard. Sa porte claque aux oreilles de l'enfant et dans la maison de crépis blanc.

Nombre de mots: 1006